Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 25 (1934)

Artikel: Tendances contemporaines et résonances éducatives
Autor: De la Harpe, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112161

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tendances contemporaines et résonances éducatives.

Il se pose à notre pays de formidables problèmes dont la masse des esprits même cultivés soupçonne à peine la gravité, j'en suis convaincu ; là même où ces soucis sont agités, comme dans les *Fronts*, on se borne à un programme négatif de « Neinsager » qui supplée au bon sens par un tas « d'anti » : l'antimarxisme, l'antisémitisme, l'antilibéralisme, l'antidémocratisme, l'antiradicalisme etc. Or il s'agit de bien autre chose, il s'agira prochainement du pain des masses et de l'indépendance morale du pays ; les événements risquent de se précipiter et pourraient nous réserver des surprises dramatiques. Ce n'est pas en s'enfermant dans une opposition stérile et passionnée, pas plus que dans une quiétude, produit de l'inconscience, qu'on contribuera à améliorer la situation ou qu'on trouvera la force de franchir les plus obscurs tunnels ; c'est en rassemblant la lucidité de l'intelligence et l'énergie du vouloir qu'on créera ce faisceau lumineux capable de dissiper les ténèbres où nous marchons.

Difficultés financières grandissantes, dangers d'inflation ruineuse, lent épuisement des réserves sur lesquelles nous vivons depuis trois ans, débouchés à l'exportation devenus rares pour un pays dont le quart de la population vit d'exportation, industries tuées ou sur le point de l'être, agriculture sérieusement menacée, influences étrangères malsaines déferlant actuellement du nord, surexcitation des jeunes en Suisse allemande surtout, menaces très graves à la relative autonomie financière des cantons, risques de guerre européenne ou de révolutions cruelles, etc... On pourrait allonger la liste des difficultés qui s'amoncellent sur notre chemin.

M'adressant à des hommes chargés de responsabilités, habitués à voir fleurir les difficultés sous leurs pas comme les « pissenlits » au printemps, je puis leur parler un langage peut-être réaliste et brutal qu'on n'oserait tenir à une foule, crainte de la déprimer. C'est la situation même qui va nous imposer un resserrement des liens sociaux, c'est elle qui est en train de nous subjuguer et d'asservir la multitude de nos égoïsmes à une solidarité qui se dessine en formes incertaines déjà, comme les sommets blancs qui émergent de la nuit dans une aube fragile et phosphorescente... Et que tout cela retentisse sur l'école, cela semble pour le moins probable : le milieu social, du reste, ne conduit-il pas l'école à son insu comme le cocher conduit son cheval par derrière avec des rênes et des œillères sans que le vaillant animal puisse voir autre chose que la route blanche devant lui ?

Ce resserrement des liens sociaux peut du reste s'opérer de bien des façons ; on peut « pressentir » et non « prévoir » avec rigueur : il faut abandonner ces prétentions de certitude aux prophètes en herbe. Je voudrais toutefois bien insister sur un point : il ne s'agit pas de savoir si vous ou moi préférons tel ou tel régime social ; j'ai trop médité les problèmes de la sociologie pour n'être pas convaincu — aussi convaincu qu'un physicien peut l'être de la loi de gravitation universelle — *que nous ne modelons pas les sociétés au gré de nos désirs individuels.* Une société dépend à la fois d'innombrables facteurs qui réagissent les uns sur les autres et lui imposent une certaine forme globale : phénomènes économiques, phénomènes d'idéologies collectives, phénomènes de dépendances intersociales, etc. Je prendrai chez nous un exemple précis et concret : le récent impôt direct de crise, réalisé par un arrêté d'urgence de la Confédération, porte un coup sérieux à la structure financière des cantons ; nous sentons qu'il menace les infrastructures du régime fédéraliste ; on a parlé d'un « droit de nécessité », droit « fictif » mais nécessité « urgente » et non simple prétexte... Sur cela nous sommes d'accord. Et que faire ? Si vous refusez, c'est « l'inflation », nous dit-on ; or ce serait dix fois pire encore pour la Suisse. Si vous acceptez, vous préparez une crise de régime politique. Appelons donc les choses par leur nom : « Nécessité ne connaît pas de lois ». Nous avons le sentiment très net que nous ne commandons plus aux événements, que

nous ne pouvons plus agir au gré de nos convictions parfois les plus éprouvées, qu'il faut en rabattre et passer sous le joug d'impérieuses nécessités, que sa majesté « le fait » nous conduit.

« Mais alors, me direz-vous, c'est la fatalité que vous prônez ; à quoi sert donc de méditer des problèmes puisque les solutions que nous esquisserons ne seront pas celles que la nature imposera ? A quoi sert l'effort de construction puisqu'il semble vain et qu'il est par avance condamné à l'échec ? »

Non ! ces lois obscures qui gouvernent toutes choses n'impliquent pas du tout un « fatum » mystérieux : elles sont un entre-croisement subtil de facteurs qui se conditionnent et s'appuient ; nous pouvons agir sur eux et nous en servir comme l'ingénieur met à profit les lois de la physique pour construire ses grandes œuvres d'art... De plus, la société pose des problèmes, mais de façon incertaine ; non seulement, elle n'en donne pas la solution, mais elle se borne à les signaler, à les indiquer, laissant à l'homme, à l'individu, Pierre, Jacques ou Jean, le soin de les poser en termes précis, avant même qu'on en puisse esquisser la moindre solution. Lorsque ces problèmes se posent aux heures critiques, à celles où le « destin » décide de l'avenir d'une collectivité, suivant une antique image, leur solution exige le talent ou même le génie, mais elle rencontre souvent aussi la sottise et l'impuissance... Et c'est alors qu'on s'aperçoit de l'intérêt qu'il y a à mûrir les problèmes, à les retourner en tous sens, à les méditer en prévision des conjonctures graves et des décisions rapides ; car la réflexion, jointe à l'examen systématique des faits, élaguera les solutions chimériques ou fausses du champ des possibles et ne laissera plus subsister que quelques issues dont les circonstances décideront ; ces solutions virtuelles n'attendent plus que le hasard pour tomber dans la réalité comme le fruit mûr tombe de l'arbre au moindre prétexte. Si le fruit mûr tombe de l'arbre, c'est beaucoup plus en vertu de sa maturité qu'en vertu de la secousse qui en a précipité la chute, celle-ci pouvant intervenir à tout instant ; songez au contraire à l'ouragan qui dévaste un verger et précipite à terre les fruits verts, contrariant la causalité normale et régulière sinon naturelle.

Telle est l'atmosphère de réalisme dans laquelle il convient de replacer le problème des grandes lignes directrices de l'action pédagogique ; la discussion théorique, si elle est bien conduite,

mûrit les questions, elle force à les méditer et à y revenir souvent, à les situer dans les courants contemporains et à les assimiler à la mentalité d'une époque ; il n'est donc pas inutile, dans le chaos des temps que nous vivons, de réfléchir aux grandes tendances de notre époque et de leur adapter les problèmes scolaires et éducatifs.

C'est donc ces grands courants contemporains qu'il faut commencer par dégager et dont il convient d'esquisser l'orientation.

* * *

Nous sommes tous saisis par le spectacle des transformations qui agitent les sociétés contemporaines : tantôt ces transformations prennent l'aspect volcanique d'une éruption, tantôt elles se bornent à pousser leurs immenses nappes d'eau à une vitesse excessive, comme les grands fleuves grossis par les crues printanières coulent vers leur embouchure à une allure accélérée.

Immenses transformations économiques d'abord : le régime de la libre concurrence qui a fait la richesse et l'éclat du XIXe siècle, le violent stimulant qu'ont été pour l'industrie la guerre avide de produits fabriqués et l'après-guerre saoûl de spéculation, ont multiplié les forces productrices au delà de toute mesure ; le volume des marchandises a cru beaucoup plus vite que celui de l'or, ce régulateur mécanique du marché, dont la production avait fortement diminué, du reste ; il en est résulté une crise monétaire, compliquée encore par l'impossibilité des énormes transferts monétaires ; ceux-ci résultaient des dettes qu'a laissées une guerre faite sur des océans de crédit. Aussitôt les prix ont commencé par monter, ensuite ceux de gros ont brusquement calé et sont descendus vertigineusement, suivis quelques années après par la chute des prix de détail. La perturbation qu'a engendrée ce tourbillon monétaire a déclenché le nationalisme économique dont la maxime : exportation intense et restriction maxima aux importations, est contradictoire avec l'existence de nombreux Etats pratiquant tous la même politique économique.

On peut résumer les conséquences en un mot : démembrement du marché mondial et réduction formidable des échanges internationaux en fonction desquels la population du monde

s'était formidablement accrue depuis un siècle environ. Donc catastrophe pour l'industrie, l'agriculture et le commerce ; étranglement d'un marché intérieur livré à la fois à la surproduction et à la sous-consommation ; désarroi total des budgets et des finances publiques, angoisses des trésoreries vides : inflation, misère, chômage cancéreux, succédant à deux décades de spéculation effrénée et de guerre économique sans merci.

Pour sauver l'économie nationale menacée de paralysie générale, on constate partout des tentatives plus ou moins heureuses d'économie dirigée ou simplement orientée : en Russie, un collectivisme absolu et le plan quinquennal ; en Italie, en Allemagne et aux Etats-Unis, une surveillance par l'Etat de toute la production nationale. Chez nous, la politique fatale des subsides et des contingentements nous pousse dans la voie presque inéluctable d'une économie organisée et orientée ; le seul problème est celui des modalités et du degré de concentration. *Or une économie orientée implique et suppose une concentration collective beaucoup plus forte que le régime de la libre concurrence, l'individu et le groupe professionnel devenant le rouage d'une immense machine ;* nous tenons à dire que cette solution nous semble personnellement un pis-aller, mais le retour pur et simple au libéralisme économique d'avant-guerre paraît impossible.

Nous constatons ensuite des *transformations politiques* parallèles aux précédentes ; la guerre a formidablement accru le pouvoir de l'exécutif et amoindri les possibilités réelles de contrôle parlementaire ; elle a également joué un rôle centralisateur intense ; les tendances autoritaires s'accroissent soit sous forme des pleins-pouvoirs, soit sous la forme de dictatures issues de révolutions portant au pouvoir des clubs armés et tout puissants. Alors que l'Etat, suivant le type ancien, laissait l'économie libre de ses mouvements, l'Etat contemporain en prend sinon la direction, du moins en exige le contrôle ; ses tâches augmentant, il doit exiger des moyens d'action plus efficaces et plus puissants ; l'Etat qui, jusqu'alors, s'efforçait d'équilibrer les exigences des classes capitalistes, celles de l'agriculture et celles des classes ouvrières et d'employés, doit constamment décider lui-même des grands intérêts de la collectivité et veiller à leur sauvegarde.

Cela entraînera probablement toute une transformation des groupes économiques et de l'organisation du travail ; c'est ce que symbolise aujourd'hui le mouvement corporatif, qui exigera lui aussi un accroissement de la concentration collective.

Signalons enfin un troisième groupe de transformations, *les transformations sociales et morales* résultant de l'hétérogénéité sociale ; salariés et employeurs, industriels et agriculteurs, commerçants et consommateurs (la question des grands magasins par exemple), professions libérales, rentiers, etc., ont des intérêts dont la divergence s'est considérablement accrue du fait des transformations précédentes. Il existe, en temps normal, un équilibre relatif entre ces groupes professionnels ou entre les classes sociales ; la dissociation de cet équilibre ne peut dépasser certaines limites sans compromettre l'unité de la collectivité nationale elle-même, d'où les réactions en faveur d'une *renaissance de la discipline et de l'autorité.*

Ce besoin est particulièrement aigu chez les jeunes générations en quête de situations devenues difficiles à trouver ; l'excès de licence, le goût du plaisir et du sport qui ne suffisent pas à meubler l'âme, un manque de fermeté intellectuelle faute de disciplines assez sévères, l'absence de mots d'ordre et d'idéals susceptibles d'exalter leur capacité d'enthousiasme et leur besoin d'absolu, une tendance aux grands emballements suivis de déceptions amères, laissent dans l'âme de la jeunesse contemporaine un vide qu'elle cherche à combler par tous les moyens. Jeunesse née dans les années troubles de la guerre ou de l'après-guerre, détachée du milieu paisible où se sont formées les générations antérieures, elle rêve de changements, voire même de bouleversements ; souvent réactionnaire dans ses propos, elle est de tendances révolutionnaires ; elle accuse le monde moderne de lui refuser la sécurité d'un métier ou d'une profession, de ne point lui donner de foi ni de conduites précises. Ses réactions sont aussi naturelles que celles de la jeunesse d'il y a cent ans dont elle brûle les idoles précisément parce que celles-ci sont devenues les lieux communs d'un siècle ; mais l'état d'âme n'a pas changé : le premier se greffait sur les aspirations d'une société en route pour les grandes conquêtes économiques, la seconde sur le besoin de lutter contre l'anarchie et le gaspillage économiques ; mais c'est la même et éternelle jeunesse avec ses élans, son agressivité, son impatience qui veut refaire le monde.

Le vieux proverbe a repris toute son actualité : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. » Les grands pays belligérants dans lesquels la guerre a épuisé ou détruit les générations de 35 à 55 ans où se recrutent les chefs qui auraient pu faire le pont entre les générations brisées dans leur continuité, sont dans une situation particulièrement grave ; la Suisse est privilégiée à cet égard.

Quelque aspect de la vie de nos sociétés modernes qu'on envisage, c'est le même besoin de concentration, d'autorité, de conduite, de resserrement du lien social qu'on constate ; lorsqu'un besoin est aussi général et profond que celui-ci, il détermine une idéologie collective, « une mystique » comme disent les jeunes. Qu'est-ce qu'une mystique ? C'est un système très rudimentaire et primitif d'idées fort confuses qui trouvent leur justification dans un état d'âme profond et souvent inexprimable, dans des instincts élémentaires ; une « mystique » est le contraire d'une « réflexion » ; celle-ci analyse et ordonne, sous l'égide de l'esprit critique ; celle-là synthétise et juxtapose sous le signe de l'action pratique.

* * *

On peut se demander quelle a été dans ces conditions l'influence de ces tendances nouvelles sur l'école contemporaine et surtout sur l'idée même qu'on se fait de l'éducation.

M. Devaud a résumé dans *l'Annuaire* de 1931, les tendances de l'école communautaire telles qu'elles ont prévalu dès 1926 en Allemagne ; elles sont essentiellement dirigées contre l'individu : « Les nécessités du monde d'aujourd'hui, écrit M. Devaud, postulent un groupement plus vaste, plus durable et plus puissant (que la famille) : la nation, disent les nationalistes ; la race disent les racistes ; l'humanité, disent les socialistes. Les uns et les autres, avec des intentions différentes, poussent à l'école communautaire » ; l'Ecole se glisse entre la famille et l'Etat et frustre la famille de l'enfant. « La communauté scolaire, Schulgemeinschaft, n'est qu'un organe de la communauté populaire, « Volksgemeinschaft », nationale ou internationale, dont la fonction est d'engendrer l'enfant à la vie communautaire un peu comme les parents l'ont engendré, peu d'années auparavant, à l'existence individuelle » (p. 48). Mais avec bon sens, M. Devaud s'étonne un peu plus loin de la petite place qui y est faite à l'enseignement proprement dit ; on y parle surtout de théâtre,

de danse, de fêtes, d'excursions. Un article anonyme du plus haut intérêt paru dans l'*Europe Nouvelle*, confirmait ces tendances ; dans l'Allemagne hitlérienne tout devient pédagogie ; investissant le « Studienrat » d'honneurs et de responsabilités nouvelles, appelant ce petit bourgeois méprisé par les « Herr Doktor » à la dignité de sauveur de la patrie, Hitler lui confie le soin d'endoctriner et de militariser la nation aryenne par excellence. Or quel sera son instrument favori ! précisément l'école réformée qu'il doit à la loi de 1923 : rattachement de la jeunesse à la vie du jour (Erlebnisschule), éducation physique et manuelle (Werkschule), spontanéité de l'élève (Arbeitschule), culture allemande dans toute son ampleur et sa profondeur (Deutschkunde), éducation communautaire (Gemeinschaftschule)... Mais dans l'agitation raciste de la période révolutionnaire, les élèves ont entraîné leurs maîtres sur la place publique pour participer aux manifestations nationalistes, aux luttes sportives, aux combats de rue, pour chanter à tue-tête le « Horst-Wessel » en prodiguant les saluts hitlériens... Dorénavant l'école sera raciste (völkisch) et nationale ; elle sera avant tout une école de jeunes combattants hitlériens.

Décidément les appréhensions de M. Devaud sont plus que justifiées, le but de l'école c'est d'imprégner le cerveau des gosses d'Allemagne de programme raciste et militariste ; à juger des dehors, l'enseignement, amaigri, anémié, squelettique et soi-disant modernisé, est bien près du zéro absolu dans l'échelle des températures !

En *Russie* l'école populaire était contraire aux tendances de l'ancien régime tzariste qui a toujours fondé sa domination sur l'obscurantisme et la persistance des superstitions. Les Soviets ont fait un effort réel en faveur de l'école populaire dont ils entendent se servir pour assurer leur domination spirituelle ; mais l'école y vit dans une atmosphère de collectivisme intégral que nous avons grand'peine même à bien imaginer. Voici le témoignage très objectif d'A. Feiler (ancien spécialiste des questions russes à la *Frankfurter Zeitung*), témoignage qui m'a été personnellement confirmé par un ancien inspecteur des fabriques soviétiques : « Tous, enfants, maris, femmes, vivent indépendamment les uns des autres une existence collective ; le besoin de vie familiale, l'amour du foyer semblent en voie

de disparition, et le mariage a été, dans une large mesure, réduit à un rapport purement physique des sexes. » *(L'expérience du Bolchévisme*, p. 228). L'enfant mène une vie collective, forme de petites républiques construites sur le modèle des grandes républiques soviétiques ; la famille est reléguée dans l'ombre. Il faut que la nouvelle génération grandisse dans la nouvelle foi communiste et matérialiste, au sens le plus rigoureux de ces mots ; l'enfant est même dressé à la lutte contre ses parents : « On fait, écrit M. Feiler, de la dénonciation un point d'honneur, même de la dénonciation des parents par leurs propres enfants » (p. 232). Après avoir dénoncé les flétrissures du régime, le même auteur fait toutefois la constatation que voici : « Les enfants qui grandissent en fidèles croyants de la nouvelle foi ont une enfance heureuse, remplie de fierté, d'espoirs et d'aspirations élevées, et ils sont pénétrés du désir de collaborer un jour à la construction du grand édifice de l'humanité nouvelle » (p. 233). ...Il y a donc là un abîme entre les valeurs de la civilisation occidentale et celle du nouveau monde soviétique où le collectivisme a pris sa forme totalitaire et exaspérée.

Et pourtant il y a des fissures : je ne parle pas de la crise actuelle qui fait rage en Russie actuellement et a fait ressurgir le spectre terrible des années révolutionnaires ; je songe surtout à cette « révolte des lecteurs soviétiques », dégoûtés des histoires sur le fer, l'acier, le charbon, les tracteurs et les machines, qui date de deux ans ; on revient avec ferveur aux classiques russes à Tolstoï, Tourguenieff, Pouschkine, Lermontof, aux livres policiers et d'aventures, même à Fenimore Cooper et à ce bon vieux Jules Verne. Les assemblées d'usine invitent les écrivains à venir écouter leurs doléances : on ne veut plus de l'éternelle économie, on veut de « l'humain »... N'est-ce pas une réaction qui s'esquisse et modifiera le bolchévisme intérieurement ou le tuera ?

Et en *Italie*, que devient l'école ? Elle s'est beaucoup développée, naturellement fascistisée, mais elle n'est pas le centre d'éducation fasciste par excellence, loin de là ; la Réforme Gentile n'a fait que continuer dans le sens de l'évolution antérieure et ne doit point être exagérée. Le centre de gravité est en dehors de l'école, dans l'œuvre des Balillas, qui tient à la fois du scoutisme, du fascisme et de la préparation militaire ; Mussolini a eu la sagesse de distinguer l'Ecole et les formations de jeunesse, de

séparer l'enseignement proprement dit de l'œuvre d'éducation fasciste.

Mais il faut lire des témoignages de jeunes fascistes comme celui du jeune « Antonio Aniante » paru dans *l'Europe Nouvelle* (16 septembre 1933 N° 814) pour réaliser l'emprise formidable de la mystique nouvelle sur ces jeunes âmes ; je sais qu'il faut faire la part des exagérations à l'italienne : les superlatifs théâtraux sensibles dans *Du Cœur* et chez les « Arditi » de Fiume, se sont mués en une sorte de passion de servir qui confine, elle aussi, au théâtre ; mais elle est plus veloutée, plus «intériorisée» : le travail et le mot d'ordre ont remplacé la fantaisie passionnée.

Il en ressort une chose, c'est que l'Ecole est restée et devient de plus en plus un *organisme technique qui a sa fonction propre d'enseignement ;* les efforts éducatifs de la jeunesse se font dans des mouvements et organisations parallèles : chez les scouts ou éclaireurs, dans les formations analogues, mais radicalement nationalistes, des pays à dictature ; c'est donc indirectement qu'elle subira l'influence des tendances modernes surtout par l'esprit qui animera la jeunesse des divers pays ; en somme, l'école apparaît de plus en plus comme une fonction propre de l'organisme social. Mais l'éducation proprement dite risque de subir des modifications directes ; c'est par leur substitution du collectif au familial, que ces tendances menacent les bases même de l'éducation traditionnelle. C'est cela qu'il importe de dégager.

Je signalais dans la jeunesse italienne, dans une partie du moins — car le régime dictatorial ne permet pas aux sentiments de s'exprimer librement — ces manifestations saisissantes d'une obéissance ardente (à l'italienne) et passionnée à un homme, à ses réformes, au Duce ; ce n'est pas l'autorité qui pèse lourdement, à la façon du Feldwebel germanique, sur un troupeau bien dressé, non c'est un culte, un culte qu'on retrouve chez les Hitlériens du reste, sous une forme plus sauvage.

Il ne saurait être question de le nier : il y a dans toute l'Europe une sorte de frémissement des jeunes, de foi ardente qui brusquement a découvert un objet — non Dieu, non le roi, non un système — mais des êtres vivants, des chefs qui ont su la conquérir et se dressent forts de l'immense accroissement de prestige qu'ils en reçoivent ; il y a une grande volonté de resserrer la communauté des jeunes générations en lui fournissant des

moyens de pousser à l'arrière-plan les anciennes générations, accusées de tous les méfaits, élan juvénile qui s'appuie sur la divinisation de certains meneurs de foule : voilà le fait.

* * *

Vous me permettrez de m'arrêter un instant sur le sommet d'où je vous ai décrit le paysage de la jeunesse contemporaine et de méditer en philosophe sur le problème spirituel que pose cette apparition du « culte de l'homme ».

Cela durera-t-il ? N'est-ce qu'une griserie précédant de nouvelles aventures bellicistes préparées à l'ombre de dictatures autorisant les préparations clandestines et les mensonges systématiques ? Pour l'Italie c'est fort discutable : les opinions inverses sont également défendables ; pour la Russie, cela semble impossible, probablement pour longtemps encore ; pour l'Allemagne, cela semble évident et même pas à très longue échéance.

Ou bien une seconde révolution, à la russe, bouleversera-t-elle le régime hitlérien ? nous acheminons-nous au contraire vers une restauration monarchique ? Ces générations exaltées seront-elles dévorées par de nouvelles guerres ou de nouvelles révolutions ? Pourront-elles au contraire se calmer et s'adapter à un monde qui est à la fois trop vieux et trop fragile pour leurs élans, un monde qu'elles pourraient briser et qui les briserait à son tour ? J'ignore et je ne veux point songer à prédire ce qui est probablement imprévisible en soi, les routes de l'histoire, ses avenues et ses sentiers ayant des tournants et des croisements, des retours sur soi qu'une intelligence qui se refuse à se payer de mots, ne peut démêler : qu'il nous suffise de bien voir le présent.

Mais il y a autre chose qu'il faut bien regarder en face : c'est l'inspiration même de ces mouvements où le sort de notre civilisation est en jeu ; le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » suivant la saisissante image de Pascal, est gravement compromis. Ces nouveaux dieux du polythéisme national-contemporain, la papauté les dénonçait avec une étonnante clairvoyance, il n'y a pas si longtemps ; la conscience de l'Eglise protestante les réprouve même sous la plume de M. Bodelschwing qui n'a pu se résigner à être le préfet de l'Eglise dans le Reich

raciste, mais ces nouveaux dieux sont en train de choisir de nouveaux médiateurs assez inquiétants. L'ancien médiateur c'était un obscur crucifié en Golgotha, un pauvre israélite calomnié et portant le fardeau de la souffrance cosmique dans le lugubre mystère du péché et l'éclat de sa sainteté, fils de charpentier mais descendant du roi David, à l'existence auréolée de mystère et de légendes. Les nouveaux médiateurs ce seront des contemporains dont on multiplie les photographies à l'envi ; un fils d'instituteur, « roule-ta-bille » avant d'être promu au rang d'idole ; un « barin » à la tête tartare dormant au Kremlin dans un cercueil de verre ; un ancien peintre en bâtiments à la voix tonitruante et aux gestes théâtraux, et Dieu sait un jour quel Helvète haut sur jambe, dodelinant une tête un peu lourde ?

Il se pourrait toutefois qu'un jour l'homme-Dieu ressuscitât, lui qui connut déjà dans le cours houleux de l'histoire tant de morts et tant de résurrections. Et je vous assure, qu'en disant tout cela je ne me fais aucune illusion et ne confonds nullement l'idéal du « Sermon sur la Montagne » avec la réalité des nations prétendues chrétiennes... Je n'y insiste pas, vous comprenez ce que je veux suggérer. Seulement cet idéal qu'on oppose aux turpitudes et aux médiocrités, reste un idéal d'universalité et de perfection morale, de divinité humanisée et non d'humanité divinisée ; son culte est un culte de douceur et d'humilité recueillie... Alors que ces cultes modernes, celui de l'esprit collectiviste, qu'il soit ou non marxiste, appellent inévitablement le dieu de la force brutale et triomphante grâce à la servitude consentie et à l'aplatissement devant une idole humaine, idole qui risque un jour de dévorer ses propres fidèles comme tous les Molochs et tous les Baals.

Il y a donc au fond de ces tendances une inclination spirituelle qui est contraire aux valeurs morales fondamentales de notre civilisation, si corrompue soit-elle ; qui en légitime toutes les turpitudes et la prive de sa seule chance de salut, un retour à la bonté et à l'humanité ; voilà ce qui en constitue, aux yeux de tous les esprits sérieux de ce temps, le suprême danger, danger qui s'incarne aujourd'hui dans le racisme, doctrine et attitude au moins aussi périlleuses que le communisme lui-même.

* * *

Est-ce à dire que nous repoussions toutes les suggestions de cette époque, que nous nous refusions aux réalités de l'âme moderne ? non certainement ; derrière ces déviations paganisantes, il y a l'aspiration au resserrement des liens sociaux ; cela pourrait être l'annonce d'une solidarité plus étroite et l'aube d'une justice plus droite et plus universelle.

Si l'on sauvegarde les droits de la famille, si on veut purifier et non seulement intensifier le sentiment de la patrie, si l'on aspire à introduire en politique plus de sérieux et plus d'honnêteté, si l'on ne ferme pas les yeux sur les exigences d'ordre international que nous assimilerons ou qui nous briseront, si on veut, par la corporation, instaurer une justice du travail vraiment égale pour tous qui adoucisse les inévitables rivalités entre employeurs et employés, si on veut donner aux hommes de ce temps le sentiment à la fois d'une communauté nationale et humaine, alors tout cet élan des jeunes générations n'aura pas été vain.

Quant à l'école, elle devra rester et devenir de plus en plus un organe technique créé pour fournir à la jeunesse l'enseignement et les connaissances dont elle ne peut se passer ; son rôle éducatif, pour essentiel qu'il soit, restera complémentaire : il ne faut pas se payer de mots à cet égard. Et si le maître et la maîtresse ont une indéniable influence à exercer, elle sera d'autant plus efficace qu'ils seront des personnalités plus robustes et généreuses, qu'ils sauront résister au vieillissement du métier et porteront en eux une vocation plus impérieuse ; d'autant moins efficace qu'ils seront des mercenaires ou des gagne-petit, ou qu'ils s'enfermeront dans une niaise et stérile vanité de classe. La *personnalité du pédagogue*, voilà ce qui importe et ce que nos collectivistes oublient dans leur idéal de fabrication en série, sur le même modèle, dont l'original sera vite inutilisable à force d'usure, et les reproductions singulièrement insipides. Là où il n'y a pas de personnalité, il n'y a ni pédagogie, ni science, ni vraie culture.

A côté de l'école, en collaboration avec la famille, qu'on soutienne des institutions aussi géniales que les scouts de Baden-Powell ; j'admire cette invention du génie anglo-saxon, mille fois plus lumineuse et communicative que ses déformations dictatoriales.

Et, sans nuire au travail, le maître peut organiser des courses

avec ses élèves, non les courses d'école officielles qui sont insuffisantes, mais la ballade en commun ; il peut aussi instituer avec ses élèves, une fois l'an, des soirées qui réunissent dans un même esprit de joie, maîtres, parents et enfants etc...

Je passe sur les exemples d'amélioration possible de régime social à l'intérieur de l'activité scolaire, dans le sens d'un accroissement des liens de solidarité ; il y a certainement beaucoup à faire, mais je ne crois point nécessaire de rompre pour cela avec l'atmosphère de personnalité qui enveloppe la tradition spirituelle en Suisse romande ; je ne voudrais point toutefois que des conservateurs endurcis en prissent prétexte en faveur du « statu quo », personnages falots semblables à ces coquillages morts dont la vie s'est retirée, qui couvrent les grèves de l'océan comme les plages de la vie des sociétés : rester fidèle à une tradition n'est pas synonyme de s'endormir dans une routine avant de céder au vertige de la peur ; c'est s'assimiler un esprit et agir en conformité de cet esprit... Il y a donc beaucoup à faire mais je doute fort qu'on puisse obtenir des résultats vraiment durables sans le concours de personnalités vigoureuses qui, vouant à la jeunesse le meilleur de soi, sachent l'enseigner en l'aimant. Or cela suppose la prééminence de la « qualité » ; celle-ci est un produit de l'éducation spirituelle et non du dressage mécanique. L'idéal inaccessible ce sont les grands modèles, modèles à la fois de civisme et d'humanité, modèles de la taille et de l'abnégation d'un Pestalozzi ; l'art de l'éducation est un fruit de la grâce et non de l'artifice ; l'équipe, la troupe, la bande, la légion sont des formations qui ne se suffisent pas à elles-mêmes, qui exigent impérieusement *la contre-partie de la personnalité comme limitation au déchaînement des forces instinctives*. Et voici pourquoi, lorsque les masses sont devenues fort sensibles et qu'elles trouvent en une personnalité de foule une sorte d'interprète surtout de leurs haines et de leur férocité atavique (où je trouve le lien naturel entre « l'homo sapiens » et la race des grands singes anthropoïdes et « gorilloformes » !), elles suscitent des personnalités qui les organisent et, grâce au régime des « boucs émissaires » — la foule étant souverainement idiote en tant que foule — ces « habiles » doucement les soumettent à leur domination en faisant dévier la force en ruse ; les cages sont préparées à l'avance et bien construites : il suffira d'en ouvrir les portes au bon moment, à l'heure même où la

foule épouvantée de ses propres orgies et du sang versé par des sbires aveugles s'y précipitera de son gré criant à l'ordre et demandant protection ; d'où le type particulier du chef qui sait fermer la porte au bon moment, comme Bonaparte déclarant à ses compatriotes : « Messieurs ! la révolution est finie ».

Nous ne jugeons point ces hommes, nous constatons que l'obscur mécanisme des sociétés en exige parfois la venue à des heures particulièrement troubles et désespérées : on préfère à bon droit la servitude à l'anarchie, et la servitude exige des maîtres de taille, à la main ferme ; mais c'est toujours, pour une société, une redoutable épreuve.

En outre il y a la mode et cette « frénésie » dont parlait Bergson qui immédiatement décuple une tendance, sans souci de son utilité et de la mesure, qui suscite grâce à une effrénée émulation une myriade de copies qui finissent par devenir encombrantes et ridicules ; elle foisonne là même où elle devient nettement néfaste, sous prétexte d'utilité. On confond le démagogue, l'excitateur bruyant et vaniteux, avec la forte personnalité capable de véritablement créer quelque chose ; je vous rappelle ce surgissement dont parle Bergson, « d'une personnalité d'en bas, féroce, qui est celle d'un chef manqué », chez des êtres jusqu'alors honnêtes et doux (*Les Deux sources*, p. 336). On oublie que, pour un chef réussi, il y a dix chefs manqués ; ce qu'il y a de plus ridicule aujourd'hui c'est que chacun s'attribue à soi-même le titre de « Duce » que les aryens d'Allemagne ont copié après l'avoir traduit « Führer ».

Entre la personnalité maîtresse d'elle-même et capable de porter les responsabilités au fur et à mesure qu'elles s'imposent et le chef glorifié et encensé, qui ne devient génial que sous un flot de propagande et par l'asservissement de tout jugement public à son culte, il y a un abîme. Aujourd'hui nous sommes baignés dans une sorte de brume « dionysiaque » : Dionysos, le vieux dieu de l'ivresse et du vin, vient de passer à travers le monde moderne et les Bacchantes ont attiré les foules sur ses traces, au milieu de leurs danses effrénées ; ensorceleur et enchanteur, il possède les philtres mystérieux qui rendent les résistances impossibles, les philtres d'Hécaté, déesse des sorcières ; tout cela est opposé au clair génie d'Apollon, dieu de la lumière, pour employer l'imagerie de M. Seillères dans sa pénétrante critique de l'« impérialisme mystique ».

Du reste le dernier mot des dictatures n'est pas dit : il y a d'immenses statues aux pieds d'argile qui peuvent un beau jour joncher le sol de leurs débris, quoique cela ne soit pas toujours le cas ; cela arrive en général lorsqu'on s'y attend le moins.

Il faut donc rester vigilant et ne point se laisser séduire par les excès du temps ; gardons en nous le respect de la personnalité qui n'a rien de commun avec ce délire d'orgueil et de domination ; entre le service de la personnalité et l'asservissement du dominateur, il y a peu de ressemblances, surtout des différences.

L'Education doit donc rester fidèle à ce but et à ce principe de la personnalité, mais l'orienter de plus en plus nettement vers une interprétation solidariste.

Quant à l'Ecole, poursuivons dans la ligne du progrès commencé il y a plusieurs décades ; ne laissons point la politique y pénétrer et corrompre l'âme des jeunes : qu'elle devienne de plus en plus le lieu où l'on enseigne les techniques sans lesquelles un homme moderne ne peut rien : technique de la langue, technique du nombre, technique des sciences innombrables... Il ne convient point que le bruit de la rue y pénètre : elle doit rester le refuge de la société de demain qui surgit en bourgeon, l'un des refuges, du moins, contre celle, si malade et si douloureuse, de notre temps.

J. DE LA HARPE.